

**James Harrington : une autre épistémologie matérialiste  
de la science politique au XVII<sup>e</sup> siècle**

**(Luc Borot, Université Paul Valéry de Montpellier)**

On pourrait décrire avec toute vraisemblance l'histoire de la pensée républicaine en Europe sur le modèle de la *translatio studii* chère aux humanistes, mais au lieu d'aller d'Orient en Occident, elle irait du Sud vers le Nord avant de redescendre. Les utopies, républiques idéales, sont décrites par des voyageurs imaginaires : il y a loin de la coupe utopique aux lèvres du citoyen réel, si l'on peut ainsi s'exprimer, mais brève est la distance entre l'histoire de l'idée républicaine et la forme du *travelogue*. Il y a vingt ans, le CERRA, ancêtre de l'IRCL, organisa sous l'égide du Pôle Européen de Montpellier un colloque, intitulé « Civisme et citoyenneté dans les traditions républicaines de l'Europe »<sup>1</sup>. L'antiquité gréco-romaine (ce syntagme est un mythe en soi), la Renaissance italienne, les Provinces-Unies, l'Angleterre du XVII<sup>e</sup>, la deuxième République française constituaient pour nous autant de jalons de cette migration. Le nouveau projet de l'IRCL sur le voyage des républiques anglaises s'intéresse au voyage du retour : comment les Anglais républicains, par leurs écrits ou leurs personnes, ont-ils fourni des modèles, des concepts et des questions aux théoriciens et acteurs continentaux de divers projets républicains ?

Pocock et d'autres ont depuis longtemps inscrit, à leur façon, la Révolution américaine dans la tradition qu'il nomme « atlantique » de la pensée républicaine, non sans une forte dose de téléologie. En effet, dans son *Moment Machiavélien*, Pocock est quasi-indifférent aux discussions entre monarchomaques en France, et en général aux controverses du siècle des Lumières sur notre continent.

Or Milton a inspiré des réactions, Harrington a été annoté et traduit, il est cité dans des traités majeurs (Montesquieu), donc leur postérité européenne est incontestable, comme d'autres articles de ce numéro le montrent. On déplorera aussi, dans l'université nazie, une récupération national-socialiste de la théorie de la balance gothique<sup>2</sup>. Mais ce travail n'entend pas aller aussi loin dans le temps. Le présent article se contente, en philosophie politique, de lever un lièvre épistémologique : peut-on modéliser le désordre politique dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> sans passer par la fiction philosophique de l'état de nature ? La fiction philosophique

---

<sup>1</sup> Luc Borot (dir.), *Civisme et citoyenneté... une longue histoire*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry, 1999.

<sup>2</sup> Christian Wershofen, *James Harrington und sein Wunschbild vom Germanischen Staate*, Bonn, Bonner Studien zur Englischen Philologie, Heft 26, 1935.

est un mode extrêmement plastique, car sa taille peut varier de l'aphorisme au roman. L'utopie est une fiction philosophique, mais un passage d'ouvrage théorique peut tout aussi bien constituer une fiction, ou recourir à la fiction. La modélisation emploie souvent ce détour. On examinera tout à l'heure le moment paradigmatique constitué par le chapitre 13 du *Léviathan* de Hobbes.

Pourquoi cette période singulière de la première révolution anglaise ? Parce qu'on peut se la représenter comme un laboratoire d'expérimentation sociopolitique à ciel ouvert. Toutes les formes d'organisation ou de désorganisation sociale et politique sont expérimentées, souvent sur fond d'exaltation eschatologique. Le sentiment d'urgence oppressante qui accompagne ce genre d'atmosphère a pu entraîner dans ces expérimentations deux ordres de phénomènes : 1/ un caractère violent, qu'on parle de violence physique ou de violence symbolique, 2/ un caractère localisé dans le temps comme dans l'espace, comme si l'intensité des sentiments et des aspirations ne pouvait être soutenue dans le temps, ni s'étendre à une communauté de plus de quelques dizaines de personnes sur le territoire d'une ou deux paroisses tout au plus.

On ne dispose pas encore de travaux de fond cherchant à comprendre la part de la pathologie (individuelle ou collective) dans certaines manifestations spectaculaires politiques ou religieuses des années 1640-1660. Les journaux, correspondances, les lettres publiées dans les *newsbooks*, ou encore les éditoriaux de ces périodiques, révèlent le désarroi des contemporains face à la violence, à la famine, à la perte de tout repère, qui minent ce qu'on appellerait machinalement aujourd'hui « le lien social », et qui constituait à l'époque le tissu de relations qu'on nommait « *commonweal* ».

Il en restait les relations spontanées, locales, ancestrales, dans la paroisse et le manoir, il en restait un sentiment d'appartenance localisé, mais que restait-il de l'unité fictive ou réelle de la communauté locale, après que dans bien des lieux, en 1642, les voisins d'hier furent partis chacun de son côté, qui vers les armées du roi, qui vers celles du parlement ? Si l'on en croit David Cressy, les deux années précédentes avaient révélé la fragilité de la croyance à l'ordre établi et aux liens de voisinage<sup>3</sup>. Les batailles ravageaient au printemps et en été des champs où l'on n'avait parfois même pas eu la force de semer, devinant qu'on ne pourrait pas récolter. C'était l'expérience non-héroïque de la masse des Anglais. C'est en pensant à leur bien-être que certains acteurs et auteurs politiques d'alors cherchèrent les moyens de stabiliser

---

<sup>3</sup> David Cressy, *England on Edge*, Oxford, OUP, 2000.

la société et les institutions en songeant moins aux factions et à leurs chefs, et plus à l'intérêt général, l'un des sens de *res publica*, et de *commonweal* comme de *commonwealth*.

Les puissants du moment comme les intellectuels sentaient la nécessité de réordonner le chaos, mais les premiers repoussaient *a priori* toute théorie qui mettrait en cause leur légitimité et leur exercice du pouvoir : les deux portaient la marque du tyran (*acquisitione* et/ou *exercitio*)<sup>4</sup>. De leur côté, les seconds pourraient (trop sommairement sans doute) être répartis en deux groupes : d'une part ceux qui, comme Marchamont Nedham et John Milton servaient les intérêts des maîtres du moment (or Nedham servit tous les maîtres de tous les moments), et de l'autre ceux qui les défiaient : les Niveleurs comme John Lilburne, William Walwyn et Richard Overton jusqu'à leur écrasement entre le printemps et l'été 1649, ou à partir de 1656 ce sublime explorateur des républiques que fut James Harrington.

Harrington, lecteur de Hobbes, critique de Hobbes, puissamment inspiré par lui, est entré dans un dialogue épistémologique avec celui-ci. La polémique idéologique a fait l'objet de travaux en nombre, et ce n'est pas sur cette dernière qu'on se penchera ici. La question du défi épistémologique a déjà pu être effleurée sans être pleinement traitée, mais il convient désormais de la réactiver.

Comme l'a montré Quentin Skinner dans ses travaux des années 1990 sur le rapport que Hobbes entretenait avec la culture rhétorique, ce dernier a prétendu suivre une méthode euclidienne en philosophie politique, dès les *Elements of Law* de 1640 jusqu'à *Leviathan* en 1651, en passant par le *De Cive* de 1642, mais sans renoncer à afficher cette prétention, il s'en est affranchi dans *Leviathan*<sup>5</sup>. Foin de la logique déductive : la rhétorique s'avérait bien plus efficace pour persuader ses contemporains de la véracité et de l'efficacité de sa théorie de la souveraineté et du pouvoir d'État. La forme déductive restait à l'ordre du jour dans les travaux scientifiques et métaphysiques, comme le *De Homine* et le *De Corpore*, mais le dialogue devenait, dans les années 1660, le mode d'exposition, ô combien rhétorique, le plus efficace du philosophe de Malmesbury<sup>6</sup>.

Dans *Leviathan*, Hobbes maintient avec force ses prétentions scientifiques galiléennes et sa méthode déductive. Dans la biographie qu'il lui consacre, Aubrey cite le récit qu'il lui fit

---

<sup>4</sup> Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001, ch. 23 « Puritanisme et Tyrannie », pp. 580-609, stt 585-601. On peut s'étonner que les positions de Hobbes soient traitées dans un chapitre ainsi nommé, mais Turchetti y discute des auteurs contemporains des deux révolutions d'Angleterre.

<sup>5</sup> Quentin Skinner, *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Thomas Hobbes*, Oxford, OUP, 1996, 2<sup>e</sup> partie, pp. 215-437.

<sup>6</sup> Luc Borot, « Hobbes, Rhetoric and the Art of the Dialogue », in Jean-François Vallée et Dorothea Heitsch (dir.), *Printed Voices. The Renaissance Culture of Dialogue*, Toronto, Toronto UP, 2004, p. 175-89.

de sa rencontre avec les *Éléments* d'Euclide, « dans la bibliothèque d'un gentilhomme »<sup>7</sup>. C'est la clarté démonstrative et son irréfutabilité qui semblent le plus l'avoir marqué, bien que plus tard, il ait aussi invoqué Galilée. Bien qu'il ait recours dans cet ouvrage à une méthode de persuasion et non de déduction, Hobbes postule chez ses lecteurs une croyance en la supériorité épistémique de la démarche scientifique nouvelle. Il explique en quoi consiste cette supériorité, sans laisser à un avis contraire l'occasion de s'immiscer dans la discussion. Parallèlement à son éthos de philosophe, il construit celui de son lectorat, afin de mobiliser comme allant de soi la croyance en la science nouvelle pour l'appliquer d'emblée à la compréhension du politique, ce qu'il appelle « the science of just and unjust »<sup>8</sup>. Dans le chapitre 9 de *Leviathan*, Hobbes divise la connaissance en deux parties : la connaissance du fait, qui est connaissance absolue, et qu'il nomme « history », qu'il distingue de la connaissance de la consécution d'une affirmation à une autre, qu'il nomme « science », ou « philosophy »<sup>9</sup>. Les conséquences résultant des mouvements invisibles de la volonté des hommes sont étudiées dans les sciences les plus élaborées, qu'il place à l'extrémité de son arbre des disciplines : « Finally, from the contemplation of man and of his faculties, there arise the sciences of ethics, logic, rhetoric, and last politics, or civil philosophy<sup>10</sup> ».

Or Hobbes avait déjà exposé, au chapitre 5 du même ouvrage, ce qu'il considérait comme le fonctionnement de la raison dans l'ensemble des sciences : il s'agissait d'opérations mathématiques. Que l'on applique en effet cette méthode à des nombres ou à des choses, ce n'était rien d'autre qu'additions, soustractions, multiplications et divisions, comme pour toutes choses susceptibles d'être ajoutées les unes aux autres, ou tirées (« drawn ») les unes des autres.

For as Arithmeticians teach to adde and subtract in *numbers*; so the Geometricians teach the same in *lines, figures* (solid and superficial,) *angles, proportions, times, degrees of swiftness, force, power, and the like*; the Logicians teach the same in *Consequences of words*; adding together *two Names*, to make an *Affirmation*; and *two Affirmations* to make a *Syllogisme*; and *many Syllogismes* to make a *Demonstration*; and from the *summe, or Conclusion* of a *Syllogisme*, they subtract one *Proposition* to find the other. Writers of Politiques add together *Pactions*, to

---

<sup>7</sup> Schuhmann, *Chronique*, p. 36.

<sup>8</sup> Hobbes, *Leviathan*, 9, p.131. V. Luc Borot, « La Posture philosophique de Hobbes », in Alexis Tadié (dir.), *La Figure du philosophe dans les lettres anglaises et françaises*, Nanterre, PUPPO, 2010, pp. 39-58.

<sup>9</sup> Hobbes, *Leviathan*, 9, p.124.

<sup>10</sup> Hobbes, *Leviathan*, 9, p.129.

find men's *duties*; and lawyers, *Laws* and *facts*, to find what is *right* and *wrong* in the actions of private men. In summe, in what matter soever there is place for *addition* and *subtraction*, there also is place for *Reason*; and where these have no place, there *Reason* has nothing at all to do<sup>11</sup>.

La grande vertu de la science, comparée à la connaissance du fait qui est passée et irrévocable, est qu'elle peut servir à nouveau dans des circonstances similaires : elle est connaissance des conséquences d'une chose sur une autre. Si la connaissance du fait est « absolue », la connaissance scientifique est en revanche « conditionnelle », ce qui signifie qu'elle est sans cesse améliorable. S'il est question de calcul, et si jamais on ne voit explicitement Hobbes additionner des droits, ou soustraire des libertés à des pactes, lorsqu'il analyse en revanche les erreurs de raisonnement de sujets revendiquant leur(-s) liberté(-s) et accusant le souverain de tyrannie, il s'appuie bel et bien sur des définitions préalablement posées. Qu'il analyse directement les événements d'Angleterre comme dans *Behemoth*, ou qu'il faille les lire comme en filigrane derrière les exposés théoriques des chapitres 29 et 30 de *Leviathan*, le philosophe ne s'écarte pas des fondements de l'obéissance et de la souveraineté posés entre la fin de la première et le début de la deuxième partie de l'ouvrage. Pour nuancer quelque peu les arguments de Skinner, il faut reconnaître que derrière la démarche persuasive du rhéteur, la construction théorique du philosophe voulant procéder *more geometrico* reste puissamment à l'œuvre. Qu'elle n'apparaisse plus dans la présentation formelle du discours qui était la sienne dans les *Elements of Law* de 1640, dont les manuscrits suivent peu ou prou le même schéma, ou même encore dans le *De Cive* de 1642, peu importe : le substrat théorique est posé, son contenu renforcé, et ses implications politiques sont encore plus claires, notamment à la mesure de l'expérience collective des Anglais dans les neuf ans qui séparent la publication des deux traités<sup>12</sup>.

Pour autant, il ne faut pas négliger la faiblesse de l'image arithmétique utilisée dans cette citation : Hobbes parle de calculs portant sur des qualités, non sur des quantités. Or ces deux types d'objets ne sont pas de même nature. Pour concéder qu'il remplit encore sa mission géométrique en philosophie, nous avons dû à l'instant prendre des exemples de déduction, de construction logique. Or l'opération de déduction et l'opération de calcul ne sauraient être assimilées. Hobbes n'engage jamais de réflexion sur des quantités, telles que la population ou l'économie, car il œuvre sur des concepts (la loi de nature) ou sur des processus

---

<sup>11</sup> Hobbes, *Leviathan*, 5, p. 64.

<sup>12</sup> Luc Foisneau, *Hobbes : la vie inquiète*, Paris, Gallimard, 2016, pp. 87-9.

(le pacte). Harrington, on le verra, pourrait avoir besoin de quantification sociale et économique pour établir la réalité de l'état de la balance de la propriété, ce qu'il ne fait jamais. En revanche, il appuie son programme de refondation sociale et constitutionnelle du *commonweal* sur des fondements matériels aussi bien que moraux et philosophiques<sup>13</sup>.

Les descriptions de l'état naturel et du processus contractuel dans *Leviathan* sont plus proches de la narrativité que de la dialectique. Comme l'a bien exposé Luc Foisneau, l'état de nature décrit au ch. 13 de *Leviathan* est bel et bien une fiction philosophique<sup>14</sup>.

Dans un exposé consacré à la modélisation du chaos politique, il s'impose donc de lui rendre visite :

To this warre of every man against every man, this also is consequent; that nothing can be Unjust. The notions of Right and Wrong, Justice and Injustice have there no place. Where there is no common Power there is no Law: where no Law, no Injustice. Force, and Fraud, are in Warre the two Cardinall vertues. [...] It is consequent also to the same condition, that there be no Propriety, no Dominion, no *Mine* and *Thine* distinct; but onely that to be every mans, that he can get; and for so long, as he can keep it<sup>15</sup>.

On est plus habitué au passage où il décrit la vie de l'homme comme étant « Solitary, poore, nasty, brutish, and short », quelques paragraphes plus haut<sup>16</sup>, mais notre passage illustre un phénomène de style bien particulier : Hobbes construit un modèle littéraire procédant par glissements associatifs et allusifs, non par déduction, et il établit ainsi, plus qu'il ne la démontre, l'absence de justice et de société dans le chaos extra- ou pré- politique de l'état de nature. Il reconnaît lui-même que c'est une condition qui n'a jamais dû exister, qu'il construit une fiction dépourvue de substrat historique assignable, mais que c'est ce dont il a besoin pour persuader ses lecteurs de la nécessité d'un État :

---

<sup>13</sup> On verra ma position sur les notions de *commonweal* et *commonwealth* dans Luc Borot, « Are Hobbes and Harrington's Commonwealths the End of the Renaissance Commonwealth? » in Zeitlin, S.G., Raffaella Santi, Luc Borot, & Myriam-Isabelle Ducrocq, *The "Commonwealth" as Political Space in Late Renaissance England* (Wolters Kluwer Italia, 'Biblioteca di Lex Naturalis', 2014), p. 55-91.

<sup>14</sup> Luc Foisneau, « Elements of Fiction in Hobbes's Philosophical System » in Richard Scholar et Alexis Tadié (dir.), *Fiction and the Frontiers of Knowledge in Europe, 1500-1800*, Farnham, Ashgate, 2010, pp. 87-106.

<sup>15</sup> Thomas Hobbes, *Leviathan*, ch. 13, Noel Malcolm (éd.), The Clarendon Edition of the Works of Thomas Hobbes, Oxford, OUP, 2012, vol. III, part 2, p. 196.

<sup>16</sup> *Leviathan* 13, p. 192.

It may peradventure be thought, there was never such a time, or condition of warre as this; and I believe it was never generally so, over all the world: but there are many places, where they live so now. For the savage people in many places of *America*, except the government of small Families, the concord thereof dependeth on naturall lust, have no government at all; and live at this day in that brutish manner, as I said before. Howsoever, it may be perceived what manner of life there would be, where there were no common Power to feare; by the manner of life, which men that have formerly lived under a peacefull government, use to degenerate into, in a civill Warre<sup>17</sup>.

Cependant, les Anglais ont eu l'expérience directe du délitement, puis de l'effondrement, de la structure socio-politique. Une expérience que Hobbes avait fuie dès 1640 pour éviter de la connaître<sup>18</sup>. Harrington, en revanche, a vécu toute la période au cœur du débat, collectant des fonds pour l'armée parlementaire, puis servant le roi comme gentilhomme de compagnie<sup>19</sup>. Le retour de Hobbes au moment de la publication de *Leviathan* lui valut bien des critiques et des sarcasmes, voire des menaces de mort<sup>20</sup>, mais c'est à partir de là qu'on peut comparer le contexte de son œuvre tardive à celui de Harrington, car les deux hommes vivaient dans l'Angleterre du Commonwealth et du Protectorat, un moment d'ébullition théorique et d'expérimentation constitutionnelle.

Harrington publia sa première œuvre, *Oceana*, en 1656, trois ans après l'élévation de Cromwell au titre de Lord Protector. Le modèle de dictature militaire issu de la constitution de l'*Instrument of Government* ne convenait pas à Harrington, qui y voyait une nouvelle occasion manquée de refonder le rapport entre société et État. Si, comme il le pensait, c'est sur la balance de la propriété que s'établissait la légitimité du gouvernement, si l'Angleterre avait bel et bien atteint un équilibre des propriétés terriennes où la majorité de la population possédait plus de terres que l'aristocratie et le monarque, alors seule une république reposant

---

<sup>17</sup> *Leviathan* 13, p. 194.

<sup>18</sup> Foisneau, *Hobbes : La vie inquiète*, pp. 36-9.

<sup>19</sup> Haro M. Höpfl estime que Harrington semble avoir prêté de l'argent pour la cause parlementaire en 1641 et 1642, et qu'il aurait collecté des fonds en 1645. Comme Anthony Wood dans ses *Athenæ Oxonienses*, il confirme qu'il a assisté le roi comme gentilhomme de la chambre pendant quelques mois de sa captivité à partir de mai 1647, 'Harrington, James (1611–1677)', *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004; online edn, Oct 2007 [<http://www.oxforddnb.com/view/article/12375>, accessed 23 March 2017].

<sup>20</sup> Edward, Earl of Clarendon, *A Survey of Mr Hobbes His Leviathan* (1676), G.A.J. Rogers (éd.), *Leviathan. Contemporary Responses to the Political Theory of Thomas Hobbes*, Bristol, Thoemmes Press, 1995 p. 184-5. Diverses sources documentaires sur ce moment complexe de sa vie sont citées par Karl Schuhmann, *Hobbes : une Chronique*, Paris, Vrin, 1998, p. 125-32.

sur une loi agraire et un système électoral censitaire très large pouvait avoir une pleine légitimité dans la société anglaise.

*Oceana* était une utopie, par sa forme littéraire. Les noms de personnes et de lieux y étaient fictifs, renvoyant pourtant de façon transparente à l'histoire européenne, les institutions étaient parées de noms astronomiques, mais aussi de noms issus de l'Antiquité ou des institutions locales anglaises traditionnelles. Harrington y défend les principes de liberté du peuple, de croissance du corps civique de la république, de perpétuité de la constitution et de répartition des terres. Pour lui, la république est là pour garantir et épanouir la liberté des citoyens et non pour la brider.

Mais au terme de polémiques dans lesquelles on ne peut guère dire qu'il ait brillé, comme dans *The Prerogative of Popular Government*<sup>21</sup>, tout en s'essayant à une satire dialoguée, *Politicester*, et à un dialogue, *Valerius and Publicola*, il passe graduellement à un mode aphoristique d'écriture philosophique<sup>22</sup>. L'utopie n'a pas convaincu, les traités polémiques l'ont ridiculisé, donc il lui faut construire des séquences logiques. *Aphorisms Political* sort en deux éditions en 1659, et on trouve le manuscrit de *A System of Politics* dans ses papiers lors de son arrestation en décembre 1661, un an et demi après la Restauration de la monarchie<sup>23</sup>. On va se concentrer ici sur ce dernier titre, pour le rapprocher du chapitre du *Léviathan* sur l'état de nature.

Mais revenons d'abord aux états de dissolution socio-politiques réels. On a évoqué plus haut la guerre civile : à la fin de celle-ci, pendant le procès de Charles I<sup>er</sup> en janvier 1649, on mourait de faim dans les rues de Londres. Plus tard, après la fragile stabilité des années du Protectorat des deux Cromwell, de 1653 à 1659, les Îles Britanniques connurent une phase où nul régime identifiable ne gouvernait<sup>24</sup>. Entre le *Rump* (Parlement Croupion) restauré, le *Long Parliament* restauré, puis le *Convention Parliament* et enfin le retour de la monarchie en 1660, il était impossible, comme Hobbes devait l'écrire à l'extrême fin de *Behemoth*,

---

<sup>21</sup> James Harrington, *The Prerogative of Popular Government* (1658), J.G.A. Pocock (éd.), *The Political Works of James Harrington*, Cambridge, CUP, 1977, p. 389-566.

<sup>22</sup> Harrington, *Politicester* (1659), *Political Works*, 705-725, *Valerius and Publicola* (1659), *ibid.*, 781-806. Sur la structure et les conditions d'écriture des *Aphorisms Political*, voir l'introduction à ma traduction de ce texte in Bernard Graciannette, Christophe Miqueu et Jean Terrel (dir.), *Harrington et le républicanisme à l'âge classique*, Bordeaux, PUB, 2014, pp. 187-94

<sup>23</sup> John Aubrey, « James Harrington », *Brief Lives, with an Apparatus for the Lives of our English Mathematicians*, Kate Bennett (éd.), Oxford, OUP, 2015, vol. 1, p. 321, donne « A.D. 1661 », alors que John Toland, « A Life of James Harrington », Luc Borot (éd.), *James Harrington and the Notion of Commonwealth*, Montpellier, Université Paul-Valéry, coll. *Astræa* n°6, p. 58, donne une date plus précise, reprise par Pocock dans l'introduction à l'édition citée plus haut : le 28 décembre 1661 (*Political Works*, p. 125), alors qu'Anne Bennett, l'éditrice des *Brief Lives* pour OUP, indique le 14 février 1662, *Brief Lives*, vol. II, p. 1201.

<sup>24</sup> Thomas Hobbes, *Behemoth, or the Long Parliament*, dialogue IV, Paul Seaward (éd.) The Clarendon Edition of the Works of Thomas Hobbes, vol. X, Oxford, OUP, 2010, p. 375-90.



d'identifier chez quiconque les marques de la souveraineté<sup>25</sup>. C'est pour cette raison qu'à mes yeux ce chapitre sur la privation de gouvernement semble renvoyer au contexte de l'année terrible que fut 1659 pour les républicains, et autorise l'hypothèse d'une composition de l'ouvrage dans le courant de cette année, avec pour *terminus ad quem* une date comprise entre l'arrivée du Major Général Monck à Londres en février 1660 et la Restauration effective de Charles II en mai<sup>26</sup>.

Harrington rédige le *System...* sous la forme d'une séquence de chapitres d'aphorismes. On y trouve les principaux thèmes de la philosophie politique traités selon les principes de la philosophie de Harrington : la balance de la propriété, avec sa répartition entre l'Un, le petit nombre et le grand nombre (*The One, the Few and the Many*) structure toute la typologie des régimes politiques. Mais au cœur de cette tripartition déjà bien établie dans toute l'œuvre, surgit pour la première fois un chapitre sur la privation de gouvernement, qui fait suite aux chapitres « Of Government », et « Of the Matter of Government » sur la balance de la propriété. On lira ci-dessous la totalité du chapitre.

1. Where a people are not in a state of civil government, but in a state of civil war, or where a people are neither under a state of civil government, nor under a state of civil war, there the people are under privation of government.
2. Where one man, not having the whole, or two parts in three, of the whole land or territory, yet assumes to himself the whole power, there the people are under privation of government, and this privation is called tyranny.
3. Where a few men, not having the whole, or about two parts in three, of the whole land or territory, yet assume to themselves the whole power, there the people are under privation of government, and this privation is called oligarchy.
4. Where the many or the people, not having the whole, or two parts in three, of the whole land or territory, yet assume to themselves the whole power, there the people are under privation of government, and this privation is called anarchy.
5. Where the tyranny, the oligarchy or the anarchy, not having in the land or territory such a full share as may amount to the truth of government, have

---

<sup>25</sup> Hobbes, *Behemoth*, dialogue 4, pp. 389-90. Le meilleur compte rendu récent de cette séquence événementielle figure dans Austin Woolrych, *Britain in Revolution, 1625-1660*, Oxford, OUP, 2002, pp. 707-56.

<sup>26</sup> John Toland, Samuel Pepys, Anthony à Wood et John Aubrey font coïncider la fin du Rota Club avec l'arrivée de Monck à Londres ; v. Toland, « A Life of James Harrington », p. 55 et n.41, Aubrey, p. 320.

nevertheless such a share in it as may maintain an army, there the people are under privation of government, and this privation is a state of civil war.

6. Where the tyranny, the oligarchy or the anarchy have not any such share in the land or territory as may maintain an army, there the people are in privation of government, which privation is neither a state of civil government, nor a state of civil war.

7. Where the people are neither in a state of civil government, nor in a state of civil war, there the tyranny, the oligarchy or the anarchy cannot stand by any force of nature, because it is void of any natural foundation, nor by any force of arms, because it is not able to maintain an army; and so must fall away of itself through the want of a foundation, or be blown up by some tumult; and in this kind of privation the matter or foundation of a good orderly government is ready and in being, and there wants nothing to the perfection of the same but proper superstructures or form<sup>27</sup>.

L'énoncé du premier aphorisme est de ceux qui rendent fou. On ne peut exclure que son auteur cherchât précisément à déstabiliser son lecteur. S'il travaillait à ce texte dans les mois suivant la dispersion du Rota Club en février 1660 et précédant la Restauration au printemps de la même année<sup>28</sup>, il éprouvait peut-être de l'angoisse face au retour de la monarchie ou à son possible échec puisqu'elle ne correspondait plus à l'état de la balance de la propriété. Avec bien d'autres, il pouvait craindre que ce ne fût qu'une péripétie de plus, après la pitoyable séquence qui avait suivi l'abdication de Richard Cromwell. Après tout, n'avait-il pas démontré que l'Angleterre ne pouvait connaître d'autre régime durable qu'un *free and equal commonwealth* ?

La première série d'aphorismes cherche à résoudre mieux qu'il ne l'avait fait précédemment le problème de la dissolution et de la corruption des régimes, tant raillé par Hobbes. En effet, pour ce dernier, le jugement de tyrannie, oligarchie ou anarchie n'était qu'une question d'opinion partisane à l'encontre d'un régime<sup>29</sup>. Harrington propose une explication économique, matérialiste, de la tyrannie de l'un, du petit nombre, ou du grand nombre. Les principes ne sont pas moraux, comme dans les traités tyrannicides ou

---

<sup>27</sup> Harrington, *System of Politics*, in *Political Works*, p. 836-7.

<sup>28</sup> Sur ce moment, contrairement à Aubrey, Wood et Toland, Höpfl affirme que Harrington cessa toute écriture politique.

<sup>29</sup> *Leviathan* 19, p. 284, 298. *Behemoth*, dial. I, p. 136-7.

monarchomaques, mais matériels, du mauvais gouvernement. C'est alors qu'il peut définir, dans l'aphorisme 5, la guerre civile, situation que les Anglais ne connaissaient que trop bien, puis vient une reprise du premier aphorisme : personne n'a les moyens de gouverner ni de faire la guerre, donc le peuple n'est ni dans l'état de gouvernement civil, ni dans celui de guerre civile... et il ne manque que quelque « tumulte » venu du « peuple » pour établir les bases d'une bonne loi agraire qui fixerait pour toujours les fondements d'une juste et égale république.

Il est légitime, à partir de là, de se poser plusieurs questions sur le statut de cet état singulier :

Tout d'abord, serait-on en présence de ce que Locke désigne comme un « appel à Dieu » dans la prise en main de l'histoire par le peuple déposant un tyran<sup>30</sup> ? Le sens de cette expression est lourd de sous-entendus chez Locke, avec ses échos millénaristes, or quoi qu'en pense Blair Worden, la pensée de Harrington, comme celle de Hobbes, est une machine à tuer l'eschatologie politique millénariste<sup>31</sup>. On peut maintenir le rapprochement avec Locke si l'on s'en tient à l'idée d'un droit de révolte contre le tyran. Or ici chez Harrington, le pouvoir en place serait forcément une forme corrompue, puisqu'elle gouvernerait contre la balance de la propriété, donnée matérielle dont le respect par la constitution garantit la légitimité en droit du régime.

Ensuite, cet état du peuple implique son action collective en rébellion, et se trouve donc à l'opposé de la finalité du *commonwealth*, qui est la paix. Pour retravailler la terminologie machiavélienne, il faudrait parler non pas de « ridurre ai principi », de revenir aux premiers principes, mais d'imposer le respect des fondements premiers de la légitimité des régimes politiques.

Enfin, cet état n'est délibérément pas défini comme un état de guerre, ni de guerre civile, ni de guerre de chacun contre chacun, ni de chacun contre tous : c'est un défi à l'état de nature hobbesien, comme je le pense de plus en plus à mesure que je cherche à me libérer du *double bind* qui inaugure ce chapitre 3 du *System*. On ne se situe pas dans un « anté- » ni dans un « proto- », encore moins dans un « paléo- » politique, mais dans un socio-politique déstructuré qu'il est urgent de re-structurer, pour emprunter un réseau métaphorique architectural cher à Harrington : pour lui, les institutions de la république ne sont-elles pas des

---

<sup>30</sup> John Locke, *Second Treatise of Government*, §§ 240-1, in Peter Laslett (éd.), *Two Treatises of Government*, Cambridge, CUP, 1988 (1961), pp. 426-7.

<sup>31</sup> Voir ma critique de la lecture millénariste de Worden dans « Religion in Harrington's Political System: the Central Concepts and Methods of Harrington's Religious Solutions », in Dirk Wiemann & Gaby Mahlberg (dir.), *Perspectives on English Revolutionary Republicanism* (Farnham: Ashgate, 2014), p. 149-164.

« superstructures » qui se dressent sur les « foundations » de la propriété terrienne ? Dès lors que les fondations sont instables, il faut les creuser de nouveau pour élever de nouvelles structures appropriées à la création d'un nouvel État républicain égal. Or c'est l'inverse qui est en train de se produire.

Harrington, pour modéliser la situation a-étatique, ou cette situation où tant de légitimités se faisaient concurrence, ou encore la dé-structuration vécue par ses compatriotes, s'éloigne de la fiction philosophique pour abstraire de la réalité sociopolitique les paramètres d'une science du politique. Mais, demandera-t-on si l'on croit à la mathématisation comme critère de scientificité, où trouve-t-il les justifications statistiques permettant de quantifier la situation de la balance de la propriété ? Il ne les expose nulle part, alors-même qu'il développe l'argument depuis 1656. Mais son ami et camarade du Rota Club Sir William Petty était à cette époque en train de concevoir l'arithmétique politique par son expérience directe de l'évaluation des biens fonciers en Irlande<sup>32</sup>. Petty avait-il des données prouvant ou détruisant la thèse de Harrington ? Cette question est vouée à rester sans réponse.

Ce qui me semble le plus important dans cette philosophie politique, ce n'est cependant pas la quantification de la balance, mais le désir constant chez Harrington de combiner une éthique des valeurs civiques de la république avec une recherche matérialiste des fondements socio-économiques du politique. Le fondement du politique est matériel, mais sa finalité est l'humain : seule la république égale peut parvenir à la perfection du gouvernement, parce qu'elle seule peut garantir la liberté la plus complète, qui inclut la liberté de conscience<sup>33</sup>. Que le modèle de privation de gouvernement soit apparu dans sa philosophie alors même que la monarchie s'apprêtait à être restaurée à l'appel du peuple au sens de nation politique, trahit peut-être le désarroi d'un homme qui croyait à la sagacité spontanée du peuple en politique. Ne lisait-on pas à l'article 5 de ses *Aphorisms Political* : « The people cannot see, but they can feel ». C'est peut-être dans cette croyance diffuse en une sorte de bon sens politique spontané du peuple (mais alors de quelle composante du peuple ?) qu'il faut trouver la source ou l'explication de l'appel au « tumulte » (re-)fondateur qu'on a évoqué au sujet de la privation de gouvernement. C'est peut-être aussi là qu'on trouverait un rapprochement avec le chapitre du *Second Treatise* de Locke sur la dissolution du gouvernement.

---

<sup>32</sup> Sur la présence effective de ce « Dr Petty » au Rota Club, Toland, « A Life of James Harrington », p. 54. Au volume II de son édition des *Brief Lives*, Anne Bennett cite les notes postérieures d'Aubrey sur Harrington conservées à la British Library confirmant l'appartenance de Petty au Rota Club, p. 1200.

<sup>33</sup> Harrington, *Oceana*, Preliminaries, *Political Works*, pp. 179-81, 85, *Aphorisms Political* 34-46, *Political Works*, pp. 766-7.

Le souci de Harrington, à mesure qu'avance la décomposition du Protectorat, fut de trouver le juste moyen de faire comprendre à ses concitoyens la meilleure façon de créer le meilleur gouvernement possible dans leurs circonstance socio-économiques, qui serait en outre le meilleur possible de tous les gouvernements, car celui qui correspondrait le mieux à toutes les dimensions morales, spirituelles et politiques de l'humanité. Confronté au chaos, obsédé par le souci d'en rendre raison, il eut l'audace de proposer une modélisation tenant compte tout autant de déterminations matérielles que de finalités anthropologiques. Nous ne résoudrons pas de si tôt la question (peut-être même illégitime) de savoir si sa liberté est celle des Anciens ou celle des Modernes, mais dans son affirmation de l'aspiration de l'humanité à la liberté, nous pouvons reconnaître l'ouverture d'une filiation intellectuelle et idéologique propre à une modernité qui est encore la nôtre, et d'une épistémologie dans laquelle la science politique moderne peut reconnaître en germe nombre de ses préoccupations.